

En libre service, pour les mouettes.

Magali

Lever du jour. Brouillard épais sur le port. Le froid qui transperce les différentes couches de feutre et de lainage. Des brodequins plus lourds que la veille. Un pied qui shoote dans une boîte de conserve, bruit de ferraille, tintamarre brisant le silence des docks en ce matin de décembre.

Rires des mouettes.

L'homme arpente le quai traînant un pied mal chaussé. Il écoute le clapotis de l'eau au rythme de l'entrée des bateaux qui arrivent chargés de leur trésor. Des voix d'hommes s'élèvent et déchirent l'opacité de cette nuit qui s'achève. Les gargouillis tonitruants de son ventre maigre lui rappellent qu'il a raté la maraude, hier soir. Trop froid, trop bu. Il a échoué sous un porche et tranquillement, il a sombré dans les méandres de ses ombres, il a flotté dans la noirceur de ses pensées qu'il ne contrôle plus depuis longtemps, pour finir happé par le vide et l'évanouissement. Perte de connaissance tant attendue. Abandon de soi.

Le silence des mouettes, enfin !

Le réveil a été rude. Bousculé, insulté, rudoyé, c'est une grosse femme criarde qui lui fait face alors que ses paupières ont un mal fou à s'ouvrir. Il faut dire que la torche braquée sur lui ne l'aide guère à discerner les contours de cette mastodonte, en jupe, qui y va de son coup de pied dans les reins afin, sans doute, de l'aider à se lever. Il grogne, se fait traiter de soûlard, il sent son haleine de café, lui, la sienne empeste la vinasse, aux dires de la grande gueule postillonnante, qui maintenant le tire par le bras. Il voit qu'elle a de la moustache, cela le fait presque rire.

Au loin, les mouettes l'accompagnent en cela, descente en piquet sur les cadavres et les restes de poissons en passe d'être préparés à la vente.

Le port s'anime. Lui en fantôme de la nuit, progresse difficilement vers l'agitation, dans l'espoir d'un hypothétique repas. C'est ainsi que commence sa journée, la faim au ventre. Les marins pêcheurs ont déchargé les mannes et installé les étals pour une clientèle qui ne tardera pas à envahir le bord du quai. Ce matin il ne marchera pas longtemps, les effluves de l'alcool ne sont pas encore dissipées, sa démarche en est un indice, ce tournis dans sa tête en est la certitude.

Plissant les yeux, il repère là-bas un banc, près de l'ostréiculteur. Il le reconnaît au bruit qu'il fait quand il entrechoque les huîtres, l'une contre l'autre, afin de vérifier qu'elles soient bien fermées. Les plus petites, les numéros 4, ont un son plus cristallin, les numéros 1 à l'inverse ont une sonorité plus sourde due à l'épaisseur de la coquille. Sa mère les préparait au camembert, les soirs de Noël. Un régal ! La tristesse l'envahit, mélangée à la faim qui se rappelle à lui par les spasmes qu'il ressent au niveau de l'estomac. S'il plisse à nouveau les yeux, c'est de douleur cette fois.

Les mouettes planent au dessus du port.

Assis, l'homme observe les citadins fourmillant autour des étalages poissonneux. Il se souvient des marchés qu'il faisait enfant avec sa mère en vue d'un festin à réaliser. Il avait toujours aimé faire la cuisine avec elle. Il paierait cher aujourd'hui pour revivre un instant la chaleur de la cuisine, le bouillonnement des ragoûts dans les marmites, les odeurs des épices, les doigts trempés dans les sauces et les cris de sa mère quand il le faisait. Elle lui a enseigné les bases et les techniques: la découpe des légumes - en julienne, en dés, ... -, le désossement d'une volaille, la cuisson des rôtis, les pâtes à gâteaux - le Savoie, les madeleines, les fonds de tartes, ... -, l'assaisonnement des salades, l'alliance des aliments, le mariage de saveurs, ... Sa mère, fièrement, prophétisait que son fils sera un « grand cuistot ». Quelle déception pour elle ! Les affres de la vie en avaient décidé autrement. Il ferme les yeux pour éviter qu'ils ne coulent, la faute à ce vent sans doute. Il respire profondément l'air du large, cette oxygénation exagérée lui tourne la tête. Ses mains s'accrochent au rebord du banc.

- Qu'est ce qu'il a le monsieur, Maman ?
- Rien, et ne montre pas du doigt, Lucas. Tu veux une sole pour ce midi ?
- Oh non, pouah, j'aime pas le poisson !

« Petit Crétin, pense l'homme, tu ne sais pas la chance que tu as ! » Il a envie de lui crier mais sa voix le lâche. Baisser les yeux car le morveux continue à le fixer.

Il reste là, des heures peut être, il se nourrit des conversations des gens qui passent près de lui, la plupart organisant leur repas du midi, inconscients qu'ils sont du combat qu'il mène en ce moment. En effet la faim le tyrannise, à la limite du supportable. Une croûte de pain ferait l'affaire, il imaginerait le beurre et la confiture de framboise dessus. Imaginer les victuailles, s'inventer des tambouilles, ça il sait faire ! L'autre jour c'est un reste de sandwich qui s'est transformé en « salade cuisse de poulet froid mayonnaise », même si ces deux derniers composants n'étaient qu'un leurre. Pas plus de mayonnaise que de poulet, mais plutôt un reliquat carné et un jus gluant et avarié, rance de surcroît.

Il se sent las. Pourtant la fin du marché est proche et s'il veut glaner quelques richesses alimentaires il lui faudra se traîner jusqu'au coin de la rue derrière lui. C'est le coin des primeurs et souvent les fruits gâtés glissent par inadvertance sous les étals, dans les caniveaux.

Malgré son dos endolori, l'homme se penche grimaçant vers les clémentines légèrement piquetées, une banane noircie ici fera l'affaire, quelques noix éclatées agrémenteront la salade de fruits qu'il visualise déjà. L'écume au coin de sa bouche et le sourire qui accompagne prouve que l'homme a un moment pris le dessus de son mal, il rêve à cet instant précis. Sa salade il la voit. Sa mère faisait un sirop parfumé à la fleur d'oranger quand il était petit, et plus tard le kirsch le remplaçait. Bien meilleur ! Chemin faisant c'est un ananas à demi pourri, mais à demi seulement, donc l'autre moitié fera plus que l'affaire. Il empoche deux pommes, il les gardera pour le soir, en compote imaginaire,

la classe ! Les légumes sont moins attrayants. Seuls les radis (sans beurre, ni sel), les concombres, les carottes sont consommables crus.

L'errance l'a rendu végétarien.

Butin dans sa sacoche, l'homme rejoint son coin favori, loin des regards indiscrets, loin des jugements. Bien à l'abri, il s'adosse contre le muret, les mouettes se gaussent de lui, elles sont rassasiées, elles. Il sort ses précieux fruits un à un, délicatement, enfin autant que ses doigts gourds le lui permettent. Gauchement il s'installe à la préparation de son repas, fourrageant dans son sac il attrape sa boîte et son canif. La découpe des fruits peut commencer. Il ferme les yeux et c'est le visage attendri de sa mère qu'il voit, comme quand il faisait ses premiers essais culinaires. Elle le guide, chaque fruit a une découpe et une attention particulière. L'essence de la peau de la clémentine envahit son espace par sa puissante odeur. Un souvenir des Noëls passés vient perturber sa concentration et embuer ses yeux. Le jus glisse le long de ses doigts quand il entaille la chair de l'agrumes. Une honte l'envahit soudain quand, ouvrant les yeux il réalise combien ses mains sont crasseuses. Jamais sa mère n'aurait toléré cela.

Il baisse la tête.

Dans sa boîte les fruits tombent un à un sous le coup du couteau: rondelles de banane, morceaux d'ananas, quartiers de clémentines et noix réduites en miettes, s'unissent en une palette de couleurs et de senteurs. La voix de sa mère lui conseille de remuer légèrement le tout. Point de sirop ni de kirsch pour humecter le tout. Sa mère lui suggère de presser la seconde clémentine. Sitôt dit, sitôt fait.

Il sourit aux anges, du moins à un ange.

Quelle délectation ! Chaque bouchée de la salade de fruits est source d'une intensité qu'il avait oublié. Le sucre, l'acidité, le jus, la texture des différents fruits sont une explosion de bonheur éphémère, il ne le sait que trop.

Il a oublié le sarcasme des mouettes, un temps soit peu !